

Où est ma justice ?

Aimée Decors

Mon existence bascule pendant la nuit du seize au dix-sept février 2018. En combishort noir, cherchant un peu de chaleur, je me blottis sous la couette. Sur mon téléphone je fais défiler les actualités, comme tous les soirs. Soudain, une notification de message attire mon attention. J'ouvre Messenger immédiatement, pressée de savoir de qui il s'agit.

C'est lui !

L'angoisse, en un instant, me coupe le souffle. Ma poitrine est oppressée, mon cœur bat à tout rompre. Sans prendre le temps de réfléchir, je réponds aux salutations et explique directement que j'ai refait ma vie et qu'un retour à une relation ensemble serait impossible.

Mais pour lui, ma réponse est un défi. La chambre est vite envahie par le son ininterrompu de ses messages qui se succèdent. Sans que je m'en rende compte dans un premier temps, le harcèlement s'est déjà emparé de nos échanges.

Ses textos continuent d'affluer de plus en plus nombreux, de plus en plus rapides. Il veut que je descende. Il est en bas, dans sa voiture, il m'attend. Il insiste, me bombarde de rappels. Il est là, tout près. Il ne partira pas tant que je ne serai pas allée à sa rencontre.

Au bout de quarante-cinq minutes je cède, mais avec un objectif très clair en tête : m'en débarrasser. En sortant du lit, pourtant, je sens mon corps vaciller. J'ai froid, je tremble, mon souffle est court. Toute une partie de moi m'alerte d'un danger imminent, me supplie de rester sous la protection des quatre murs entre lesquels je me trouve. C'est mon ange gardien, peut-être, qui cherche à me prévenir. Mais cela, je ne le comprendrai que plus tard... Sur le moment, je refuse de l'écouter, erreur qui me poursuivra toute ma vie en m'imposant un douloureux sentiment de culpabilité. Pourquoi n'ai-je pas suivi mon intuition ? Pourquoi ne suis-je pas restée tranquillement chez moi ?

Sur le point de sortir, je me retrouve tétanisée devant les escaliers. J'hésite, et surtout je me sens incapable d'amorcer le moindre pas. Pendant dix minutes au moins, j'attends immobile, seule face à l'abyme. Je ne parviens à prendre aucune décision. Je me tiens debout, appuyée contre le mur, la bouche sèche.

Le crime aurait pu être évité. Pourtant, au bout de ce qui me semble une éternité, un pied effectue un premier mouvement, puis l'autre. Je descends les marches lentement, j'avance vers mon enfer. J'ai l'impression cependant d'agir avec courage. Juste avant,

il m'a écrit qu'il vient d'éjaculer en pensant à moi, et m'a demandé de le dépanner en lui apportant des lingettes. Bêtement, je me dis que s'il a déjà joui, alors il me laissera tranquille. Il ne sera plus aux prises de son désir sexuel. Je me trompe, et surtout il m'a menti : il ne s'est pas encore soulagé. Tout est donc bien pire que ce que j' imagine. Plus je tarde et plus il s'excite. La force de destruction qui s'est emparée de lui s'accroît minute après minute.

Moi, non consciente de cela, j'ouvre la porte. Je la referme sans aucune douceur espérant peut-être secrètement que le bruit du claquement réveillera mes parents, et qu'ils viendront voir ce qui se passe. Comme un ultime appel au secours... Et s'ils m'obligeaient à rentrer ? Et si j'avais besoin de cela pour être sauvée ?

Le froid étreint mes longues jambes élancées devenues tremblantes, ainsi que mon beau visage encore reconnaissable. Pour parcourir les vingt mètres qui me séparent de la voiture, j'ai l'impression d'en franchir cinq cents ou plus...

Arrivée à la vitre du conducteur, je le vois avec le short baissé et excité. Je comprends qu'il m'a menti et lui lance les lingettes en pleine face, avec colère. Je lui demande de se rhabiller, ce qu'il accepte, puis je fais le

tour pour atteindre la porte du passager. Je m'assieds, et il me commande de fermer la portière, parce qu'il a froid.

Je suis naïve, candide, innocente. Plutôt que fuir l'ignoble torture qui se prépare et les terribles souffrances qui me poursuivront toute mon existence, je suis convaincue qu'en quelques instants je vais pouvoir mettre fin à notre relation malsaine. Je lui répète ce que je viens déjà de lui annoncer par téléphone : je ne veux plus le voir, je refuse qu'il ait une place dans ma vie désormais.

J'ai beau lui montrer un visage aussi dur qu'une porte de prison et employer un ton catégorique et définitif, il ignore mes paroles. Sans se démonter, il pose sa main sur ma cuisse et commence à me caresser. Je lui affirme que je ne suis pas venue pour avoir la moindre relation sexuelle, et exige qu'il cesse de me toucher.

Mais ses traits, en un instant, se transforment et laissent place à ceux d'un enragé. Il n'est plus lui-même. Sans me laisser le temps de réagir, il me saisit, me porte et me jette sur lui. Ses mains s'emparent de ma peau encore douce. Il écarte mes fesses violemment. La douleur est si intense que je me relève, les larmes aux yeux, et me réfugie sur mon siège.

Hélas ! Mon effort est vain. Déjà son corps lourd, de 100 kilos, écrase le mien. Son odeur imprègne tout. Je tente à tout prix de me dégager, mais c'est impossible. Il

attrape mes poignets et les serre de toutes ses forces. Mes jambes luttent sans aucun succès. Je me débats encore et encore. Je crie sans fin ce mot qui contient trois simples lettres, « NON ! ». À force d'être répété, toutefois, il finit par sonner creux, ayant perdu tout pouvoir. Ma respiration est de plus en plus rapide et difficile. Je manque d'oxygène, je me sens sur le point de perdre conscience. Tout mon corps souffre, les pressions qu'il subit sont terriblement douloureuses : sur mes fins poignets, sur mon ossature si légère... J'ai peur d'être broyée si j'effectue le moindre mouvement.

Un instant, prise de stupeur, je détourne le regard. Par la vitre, j'observe les murs de ma maison, où je sais que ma douce famille dort profondément. J'imagine mon père enlacer ma mère endormie, ma petite sœur assoupie avec ses écouteurs sur les oreilles. Je lève les yeux au ciel, les étoiles illuminent mon visage innocent une dernière fois. Puis je décide de me tuer, d'arrêter de me battre. Je déconnecte mon cerveau pour essayer de rester en vie, comme ces proies qui font semblant d'être mortes pour que les prédateurs les laissent en paix.

Mon corps, désormais, est son corps. Sa bouche est ma bouche. Mes mains lui appartiennent, mon esprit se dissout avant de totalement disparaître.

Il est en moi et je regarde le ciel, qui m'appelle.

Dix minutes plus tard, il se décolle et dit « C'était bien. Dommage que ça ait été forcé. »

Je ne comprends plus rien, je suis hébétée comme sous l'effet d'une drogue. Ses mots à lui n'ont plus de sens, les miens ne sont plus capables d'exprimer la moindre pensée ou de nommer ce qui vient de se passer.

Je reste immobile, je suis vidée.

Mon joli visage, maintenant, est recouvert du masque de la victime. Mes joues, jusque-là blanches, sont lacérées par mes larmes...

Mon corps tremble d'épuisement, de douleur...

Il descend de sa voiture, il fume un joint.

Je reste figée.

Il remonte, démarre et freine d'un coup sec en parvenant à me cogner la tête sur le tableau de bord, comme s'il voulait me réveiller de mon état végétatif. Il me dépose devant mon portail.

Je sors sans me retourner, je passe le portail. Je m'effondre sur le goudron gelé, je ne reconnais plus mon corps détruit. Je pleure toutes mes larmes sur lui.

J'ouvre la porte, et une fois dans l'entrée je surprends mon reflet dans le miroir. Je pousse un cri d'effroi, car ce n'est plus moi qui me fais face. Mon visage s'est métamorphosé. Mes yeux, qui avaient toujours irradié de bonheur, sont noyés dans un océan de souffrance. Le sourire qui m'accompagnait partout s'est évanoui, il n'est plus qu'un ancien souvenir. Mon odeur aussi s'est évaporée. Désormais, c'est son odeur à lui qui s'est emparée de tout. Mon poignet gauche a doublé de volume.

D'un coup la douleur se réveille, abominable. J'enlève mon combishort, je place ma main entre mes fesses et découvre du sang sur ma paume. Paniquée, je mets du papier pour colmater cette déchirure interfessier. L'immense dégoût que je ressens me pousse à me doucher, mais j'ai peur de ne pas savoir expliquer à mes parents pourquoi je me lave à deux heures du matin. Je décide donc de me coucher. Je me réfugie sous la couette, mais elle ne me protège que du froid... Et je m'écroule de sommeil.

Quand plus tard j'ouvre mes yeux, rendus minuscules, ils sont encore mouillés.